

Retour sur la biodiversité

par Jacques BLONDEL

Encore un article sur la biodiversité ? Oui ! Oui, car cet article de Jacques Blondel soulève des questions fondamentales. En effet, le mot biodiversité, même s'il désigne une réalité biologique objet de nombreuses recherches, est souvent utilisé dans un contexte d'instrumentalisation par les humains. La diversité du vivant entre dans la sphère économique à des fins d'approvisionnement ou de bienfaits divers. Cette appropriation de la diversité biologique par les humains peut constituer un levier pour la gérer au mieux, mais elle soulève aussi des questions d'ordre économique et éthique, et avant tout parce que le vivant non humain détient une valeur intrinsèque qui fait de lui bien plus qu'une valeur marchande.

Pourquoi reprendre ce thème de la biodiversité alors qu'on pensait que l'essentiel avait été dit lors de la onzième édition de Foresterranée, les rencontres de Forêt Méditerranéenne, en 2011, qui donna lieu à 16 articles dans notre revue (*Forêt méditerranéenne* XXXII, n°2) ? Pour trois raisons : d'abord parce qu'entre-temps le concept a évolué et son contenu s'est enrichi et précisé, notamment dans le champ des sciences sociales, ensuite parce que le mot et ce qu'il véhicule sont de plus en plus régulièrement inclus dans les normes de gestion des écosystèmes, enfin parce que l'érosion de la biodiversité, qui ne faiblit toujours pas, est devenue un grave sujet de préoccupation sociétale au même titre que les dérèglements climatiques, les deux phénomènes étant liés (BLONDEL 2020). C'est au point que ce néologisme, naguère considéré comme relevant d'un jargon plus ou moins abscons, est aujourd'hui utilisé à tout propos, parfois à tort et à travers, y compris pour se donner bonne conscience quand on l'utilise pour « verdir » un discours qui se veut dans l'air du temps. Quand on entend ou lit de belles déclarations sur la nécessité d'estimer la biodiversité, d'en faire l'inventaire, de distinguer la biodiversité ordinaire de la biodiversité remarquable, de la protéger, de favoriser la biodiversité forestière, de quoi parle-t-on ? Que recouvre ce mot inclusif ? Comment procéder à sa description et à son estimation ? Quelle(s) métrique(s) utiliser pour en rendre compte ? Y a-t-il une ou des biodiversités ?

Les discours sur ce sujet sont multiples, mais à côté de celui qui s'attache à décrire et étudier les entités organiques de biodiversité qui s'organisent hiérarchiquement des gènes aux communautés complexes d'organismes, se forge dans le débat, voire dans la controverse, un registre institutionnel qui renvoie aux modes de perception et d'usages de la biodiversité ainsi qu'à la diversité des regards qu'on lui porte. Car ce qui fait la marque de fabrique du concept et lui donne sa légitimité, c'est que son champ embrasse aussi une problématique explicitement anthropologique liée aux représentations que les humains, dans la diversité de leurs cultures et de leurs savoirs, se font de la nature et aux relations qu'ils entretiennent avec elle. Construction sociale, la biodiversité relève aussi de champs disciplinaires d'ordre économique, juridique, sociologique et philosophique. Ils ne seront pas abordés ici mais justifieraient une analyse approfondie en raison de leur importance sociétale, tout particulièrement à propos de la forêt méditerranéenne et de ses nombreux acteurs.

La biodiversité pour qui et pourquoi

Le monde vivant est varié et variable. Cette « diversité du vivant », dont le mot biodiversité est une contraction, désigne un état qui lui est consubstantiel et dont l'étude relève d'une démarche scientifique, indépendamment de toute instrumentalisation par les humains. La recherche scientifique ana-

Photo 1:
La cédraie du Ventoux.
Photo J.B.



lyse cette diversité qui s'exprime à tous les niveaux d'organisation organique, des gènes aux paysages, en passant par les espèces qui en sont la monnaie la plus courante, et recherche les mécanismes qui la génèrent et entretiennent sa dynamique dans le temps et dans l'espace. Se distinguant de cette approche qui relève de la recherche académique, le néologisme biodiversité, né dans les années 1980, désigne cette diversité du vivant *en tant qu'elle est instrumentalisée par les humains*, pour le meilleur quand ces derniers valorisent les bienfaits qu'elle leur apporte, mais aussi pour le pire quand on déplore les causes et les conséquences de son déclin ou qu'on réalise les dégâts que causent les zoonoses comme celle du tristement célèbre Covid-19. Popularisé et médiatisé par la Conférence de Rio de Janeiro des Nations Unies sur l'environnement et le développement ou « Sommet de la Terre » (1992) au cours de laquelle l'érosion de la biodiversité fut soulignée, déplorée et dénoncée comme facteur d'appauvrissement des sociétés humaines, le concept est associé à la crise de l'environnement, à l'extinction des espèces et à la nécessité de prendre des mesures pour la restaurer.

D'un point de vue opérationnel, la biodiversité se décline en plusieurs champs de recherche et de préoccupation qui s'appliquent à différentes échelles d'espace, de temps, d'intégration biologique et d'intérêt pour les sociétés humaines.

Terme polysémique, la biodiversité se décline au pluriel

On parle de « **Biodiversité – collection** » quand l'exercice consiste à faire un inventaire des entités de biodiversité présentes dans un espace donné comme on ferait une collection de timbres-poste ou l'inventaire des livres contenus dans une bibliothèque. Dire qu'il y a 123 espèces d'oiseaux nicheurs dans la Réserve de Biosphère de Camargue ou qu'on a recensé 6381 espèces, végétaux et animaux confondus, dans la Réserve de la Massane (Pyrénées Orientales) dont 3343 espèces d'insectes, 950 espèces de phanérogames et onze espèces de chauves-souris (FORTUNY *et al.* 2012), c'est donner un aperçu de la richesse de ces espaces protégés et apporter des justifications ou des arguments

pour les protéger. Dire que le sylvopastoralisme favorise la biodiversité, c'est faire l'éloge de ce mode de gestion des espaces boisés, pratiqué pendant des siècles, voire des millénaires par les sociétés rurales, longtemps tombé en désuétude mais qu'on cherche à réhabiliter aujourd'hui pour les nombreux avantages qu'il présente. C'est de cette biodiversité-collection dont on parle quand on dit, sans autre précision, que la biodiversité d'un espace est riche ou qu'on va appliquer tel ou tel mode de gestion car il est favorable à la biodiversité, étant sous-entendu que biodiversité rime avec qualité.

Une deuxième approche, plus technique mais d'un immense intérêt scientifique, consiste à analyser la « **Biodiversité – différenciation** » ou « **Biodiversité phylogénétique** » qui consiste à analyser en quoi la biodiversité est elle-même source de diversité. L'exercice consiste à situer les espèces les unes par rapport aux autres dans la systématique, donc dans leur histoire, ce qu'on fait à partir de la construction d'arbres phylogénétiques qui établissent les liens de parenté et de filiation entre espèces. Cette approche inscrit la biodiversité sur la flèche du temps car elle cherche à comprendre les mécanismes de sa différenciation et de sa dynamique, y compris celle des espèces qui disparaissent naturellement du jeu de la vie, car si elles disparaissent, c'est pour rebondir sous d'autres formes. Car l'extinction des espèces est un processus normal, attendu, sorte de bruit de fond récurrent nécessaire à l'émergence de nouveauté et de complexité. Les archives fossiles et les outils modernes de phylogénie moléculaire nous apprennent que la durée moyenne de vie des espèces est de l'ordre de 2 à 10 millions d'années, ce qui veut dire que plus de 99 % des espèces qui ont vécu à un moment ou un autre de l'histoire de la vie, qui s'étend sur quelque trois milliards huit cent millions d'années, sont aujourd'hui éteintes. Dans son immense diversité, le vivant actuel est l'acteur d'un enchaînement de processus plutôt qu'une suite d'états discontinus. Comprise de cette manière, la biodiversité n'est donc plus seulement un catalogue d'espèces où nos sociétés puisent avec plus ou moins de bonheur et de succès des arguments pour la conserver, elle est aussi une histoire dont le passé est promesse d'un avenir que la crise d'extinction contemporaine rendra nécessairement différent, d'où l'importance de considérer la responsabilité qui nous incombe quand nous manipulons le vivant, ce qui correspond à



une attitude « évocentrée » pour rendre compte de la dimension évolutive de la biodiversité (SARRAZIN et LECOMTE 2016).

Une troisième manière d'aborder la question est de s'intéresser à la « **biodiversité fonctionnelle** » qui aborde la dimension « immédiate » de la diversité du vivant, à savoir ce qu'elle fait dans l'écosystème, donc sa contribution au fonctionnement « au jour le jour » des écosystèmes. Une communauté vivante est faite d'une myriade de populations d'espèces différentes qui interagissent les unes avec les autres. Reconnaître cette réalité et respecter les fonctions que ces populations exercent, c'est avoir une attitude « écocentrée », donc explicitement écologique, qui vise le bien de la communauté biotique dans son ensemble, humains compris, car son fonctionnement dépend de la qualité des relations que ses constituants entretiennent entre eux. Chaque espèce d'une communauté, comme chaque individu d'une population, est un « océan d'interactions », l'organisme n'étant « jamais seul » comme l'exprime le titre éponyme du livre de Marc-André Selosse (2017), un formidable nœud où s'entrecroisent les multiples interactions et réseaux qui se ramifient et s'anastomosent dans le temps et dans l'espace, parfois jusqu'à couvrir d'immenses territoires, comme ces réseaux de mycorhizes, minuscules champignons qui relient les uns aux autres les arbres de la forêt et sans lesquels la forêt n'existerait pas. Sans parler du microbiome des animaux, celui des vaches comme du nôtre, où des milliards de bactéries dont il existe plus de 1000 « espèces » contribuent à nous faire vivre. Il y a plus

Photo 2 :
Chênaie de chênes verts
de Pirio en Corse.
Photo J.B.

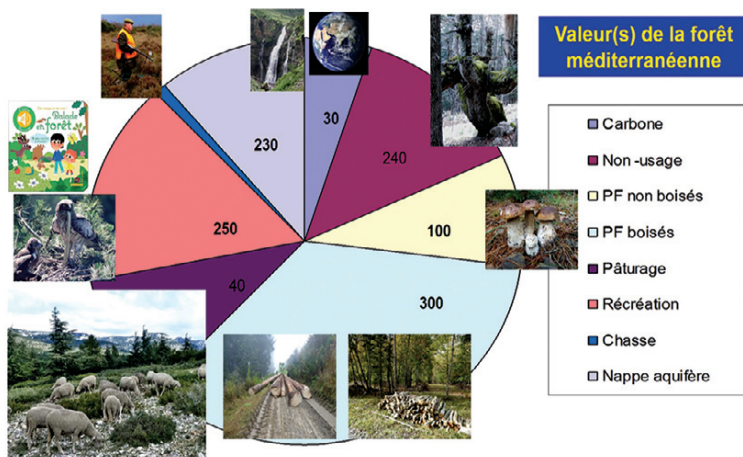


Fig. 1 :
Les valeurs de la forêt méditerranéenne (en euros par ha).
Sources : Chevassus-au-Louis B., Salles J.-M. & Pujol J.L. 2009. et Montagné C., Peyron J.L., Niedzwiedz A. & Colnard O. 2005.

d'individus d'une seule lignée bactérienne, les Firmicutes, dans le tractus digestif d'un seul être humain qu'il y a d'arbres sur la planète (3×10^{12}) ! Quelle que soit la fonction, « probiotique », « prébiotique », « psychobiotique », « antibiotique » de ces bactéries, nous ne pourrions vivre sans elles. *Mutatis mutandis*, ce qui est vrai des bactéries l'est de tout système biologique au point que substituer une espèce à une autre dans un réseau, c'est le transformer en autre chose. Aborder la question des fonctions, c'est entrer dans l'intimité de mécanismes aussi complexes que la régulation du climat, la purification de l'eau, l'humification, la pédogénèse ou le recyclage des nutriments car tous ces processus sont le fruit de relations entre entités de biodiversité. C'est au point que la meilleure façon de définir la biodiversité est de dire qu'elle est un réseau d'interactions.

La **Biodiversité – services**, enfin, analyse ce en quoi ce vivant non-humain qu'est la biodiversité rend service aux humains. Par une savante instrumentalisation, la nature est entrée dans le champ de la gouvernance économique des humains par le biais de cette métrique de la biodiversité qu'est le capital naturel et sa déclinaison en « services écosystémiques » dont l'introduction dans le vocabulaire date du début des années 1980. Cette notion de capital naturel fut développée dans le cadre de « l'évaluation des écosystèmes pour le millénaire » (*Millennium Ecosystem Assessment*, MEA, 2005), réalisée dans le sillage de la Conférence de Rio de Janeiro (1992). Paradigmatique d'une logique de soumission

de la nature aux intérêts humains, la rhétorique des services écosystémiques est devenue une norme de gestion et de conservation de la biodiversité, parfois vue comme une métaphore pour améliorer la visibilité de notre dépendance sociétale vis-vis des écosystèmes. Sa logique est la suivante : les écosystèmes sont composés de populations végétales, animales, fongiques et micro-organiques qui, du fait même de leur existence, exercent les fonctions évoquées plus haut. Si ces fonctions peuvent être détournées, voire modifiées par les humains à leur profit, elles deviennent des services qui se déclinent en : i) services d'approvisionnement, à savoir les ressources naturelles exploitées par les humains pour se nourrir, se vêtir, se chauffer et se soigner, ii) services de régulation que sont les grands cycles biogéochimiques, la purification de l'eau et de l'air, la séquestration du carbone par les organismes vivants, le recyclage des nutriments, bref, tout ce qui contribue à l'entretien des écosystèmes, iii) services de support comme la photosynthèse, la production de biomasse, la formation des sols, la pollinisation des plantes ou la dispersion de leurs propagules par les animaux, et iv) services culturels, qui recouvrent toutes les valeurs intangibles que nous reconnaissons à la nature en termes d'esthétique, d'usage ludique et de spiritualité. On pourrait ajouter un cinquième service dont on commence à exploiter les ressources, le biomimétisme, à savoir les processus d'innovation et d'ingénierie qui s'inspirent des formes, matières, propriétés, processus et fonctions du vivant.

Comment inventorier et mesurer la biodiversité ?

Ce qui vient d'être dit montre bien que sauf dans le cas de la biodiversité-collection et de son suivi, par exemple dans un contexte de veille écologique, ce qui fait l'intérêt du concept, ce sont moins les espèces et les populations en tant que telles que les services qu'elles apportent à la société. D'où une multitude de métriques visant à estimer la valeur des différents services rendus par les écosystèmes. Dans le cas de la forêt, notamment de la forêt méditerranéenne dont on souligne à juste titre les multifonctionnalités qui sont en quelque sorte sa marque de fabrique, on dit qu'il faut favoriser la biodiversité mais il est très rare qu'on aille plus

loin et qu'on précise ce qu'on met sous ce mot, comme si la biodiversité était une sorte d'aménité, un plus qui ne peut faire que du bien à la forêt et à ceux qui l'exploitent et la fréquentent, mais sans bien savoir au juste ce que biodiversité veut dire. Un exemple d'estimation de la biodiversité forestière est l'Indice de Biodiversité Potentielle (LARRIEU & GONIN 2009) qui est conçu pour guider la lecture du paysage forestier et conduire sa gestion. Rapide et simple, cet outil qui a pour but de mesurer la biodiversité des forêts consiste à estimer la biodiversité taxinomique potentielle d'un peuplement, sa capacité d'accueil en espèces et à identifier les facteurs améliorables par la gestion. Fondé sur un ensemble de dix facteurs décrivant la composition, la structure et certains éléments de contexte considérés comme favorables à la diversité taxinomique, cet indice n'évoque que tangentiellement d'autres compartiments de la biodiversité. Il ne rendra de toute façon compte que d'une infime partie de la biodiversité, laissant à d'autres approches le soin d'analyser la richesse et la multifonctionnalité de la forêt méditerranéenne qui s'expriment à travers les multiples usages qu'en font les sociétés et dont on trouvera une belle illustration dans l'ouvrage de Jean Bonnier, *À la rencontre des forêts Méditerranéennes* (2020). Autre exemple d'actualité qui ne peut que favoriser la biodiversité, « l'agro-sylvo-pastoralisme » dont une réhabilitation serait une belle réponse à quelques-unes des multiples questions qui se posent en ces temps incertains de changements, à condition de bien « travailler les traits d'union » comme le souligne à juste titre le n°122 de *la feuille et l'aiguille*.

Un nouveau regard sur la biodiversité

Ce stade abouti d'anthropocentrisme qu'est l'assimilation de la biodiversité à un ensemble de services a sa logique : si le capital naturel que ces services représentent disparaît à un rythme incompatible avec un développement soutenable des sociétés humaines, il faut inventer un modèle économique qui l'incorpore afin que, comme pour tout capital, il soit rémunéré, entretenu, si possible augmenté, et restauré s'il se dégrade. L'instrumentalisation de la nature par le biais des services écosystémiques entraîne un glissement normatif par lequel



Photo 3 :
La hêtraie du Ventoux.
Photo J.B.

le concept flou, inclusif et polysémique de nature se requalifie en biodiversité, puis en patrimoine naturel, et enfin en services qu'il s'agit de gérer pour le plus grand bien de leurs gestionnaires et, par ricochet, pour celui de la nature. Si l'opération d'évaluation des écosystèmes pour le millénaire a révélé que 60 % des services écosystémiques sont dégradés ou exploités de façon non durable, la logique des services peut être un puissant levier pour les restaurer, notamment en « internalisant les externalités négatives ». Cela dit, en transformant la réalité et le vécu de la vie sauvage en ressources et en services, on glisse progressivement le curseur du côté de l'artificiel et du productif, faisant disparaître les références à la nature sauvage et à sa spontanéité. Car la quantification des services par leur évaluation monétaire participe d'une marchandisation de la nature qui revient à adosser les stratégies de conservation à des logiques de marché, ce qui ne va pas sans soulever de sérieux problèmes éthiques car cette instrumentalisation de la biodiversité pratique une double réduction : elle réduit la nature à ses seules valeurs instrumentales, et les quantifie par une seule métrique, celle de la monnaie.

Valeur et valeurs

En ne faisant pas de distinction formelle entre valeur d'usage et valeur intrinsèque la notion de services soulève une question de fond car si la première sert une autre fin



Photo 4 :
Pins laricio à Bavella
en Corse.
Photo J.B.

qu'elle-même, par exemple lors d'une transaction financière, la seconde, non instrumentale, est reconnue à une chose, une personne ou tout être vivant pour lui-même, indépendamment de tout bénéfice qu'on pourrait en tirer. Dans ce contexte, la rhétorique des services écosystémiques présente deux limites. La première tient à ce que les fonctions qu'exercent les entités vivantes au sein des écosystèmes et les relations qu'elles entretiennent entre elles représentent des valeurs incommensurablement plus nombreuses et complexes que celles qui sont reconnues aux seuls services identifiés, comptabilisés et utilisés. La seconde limite tient à la nature du regard porté sur les organismes : en mettant l'accent sur les fonctions des espèces, la rhétorique des services écosystémiques privilégie ce que font les organismes plutôt que ce qu'ils sont, ce qui enferme la logique du système dans un anthropocentrisme qui les réduit au rang de choses qui seraient commensurables, ce qui n'a aucun sens.

Photo 5 :
Grive draine.
Photo J.B.



C'est là qu'intervient la notion de valeur intrinsèque que détient tout être vivant quel qu'il soit. Car, avec tout ce qu'il représente et qui est irréductible à nos moyens de connaissance et d'appréciation, un être vivant est bien plus qu'une entité contingente qu'on peut s'appropriier et dont on évalue une valeur marchande ou une fonction dans l'écosystème. Pour ne parler que des aptitudes cognitives de nombreux animaux, des décennies d'expérimentation sur des mammifères et des oiseaux ont transformé nos connaissances en éthologie, psychologie comparée et neurosciences. La recherche scientifique, que ce soit celle des neurobiologistes sur les processus de perception, celle des primatologues, anthropologues et préhistoriens sur l'acquisition des comportements sociaux ou celle des écologues sur l'évolution des organismes au sein des biocénoses, constitue autant d'enseignements précieux qui portent un regard nouveau sur les interactions entre humains et non-humains. Brouillant les frontières entre nature et culture, ces acquis des sciences cognitives apportent la preuve que de nombreux animaux utilisent un langage et transmettent à leurs jeunes des techniques d'exploitation de leur milieu de vie, faisant même preuve d'une véritable empathie les uns envers les autres. Au fur et à mesure qu'elle progresse, la recherche scientifique découvre davantage de porosité entre les humains et les vertébrés non humains, mammifères et oiseaux, dans le domaine de la cognition. Cela dit, et cette remarque est décisive, tout brouillage des frontières entre humain et non-humain dans le registre de l'intelligence et de la sensibilité relèverait d'une posture philosophique antispéciste. Or les capacités cognitives, linguistiques et spirituelles des humains distingueront toujours ces derniers des autres animaux. Car, ainsi que le souligne le philosophe Francis Wolff (2017), il y aura toujours une barrière infranchissable entre eux et l'humain, mais cette barrière oblige l'humain, car s'il n'est pas un animal comme les autres, sa position surplombante lui donne une responsabilité éminente, celle de défendre l'animal qu'il n'est pas.

Conclusion

Si, comme ces pages se sont efforcées de le montrer, la biodiversité est une construction complexe pourvoyeuse de multiples bienfaits

mais détenant aussi une valeur qui lui est propre, en prendre soin, la respecter et la protéger deviennent une nécessité pratique et une exigence morale. Or les signes des temps sont loin d'être rassurants comme le rappellent inlassablement les scientifiques et gestionnaires. Déjà en 2007, Achim Steiner, directeur exécutif du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) écrivait dans le quatrième rapport de cette institution « GEO-4. L'environnement pour le développement » que « *La destruction systématique des ressources naturelles a atteint un niveau tel que la viabilité des économies est en danger [...] Nous vivons bien au-dessus de nos moyens et l'empreinte de l'humanité ne cesse de s'accroître sur une planète qui n'a plus les possibilités de sa propre régénération* ». Treize ans plus tard, les choses ne se sont pas arrangées car tous les clignotants restent désespérément au rouge, tel, parmi mille autres, ce propos de Piaggio et collaborateurs (2017) : « *malgré plusieurs décennies d'action de conservation de la biodiversité et deux initiatives globales sous les auspices de la Convention sur la Diversité biologique [de la conférence de Rio], les indicateurs montrent que nous avons été incapables de ralentir son déclin* ». Quant au plan stratégique défini lors de la conférence des parties de la Convention pour la biodiversité d'Aichi (Japon, 2010) qui se fixa pour mission d'obtenir qu'au cours de la décennie 2011-2020 « *le rythme d'appauvrissement de tous les habitats naturels soit réduit de moitié au moins et si possible ramené à près de zéro* » (TITTENSOR *et al.* 2014), aucun des vingt objectifs que cette conférence s'était fixés ne fut atteint et la situation n'a fait qu'empirer. On le voit, d'immenses défis sont à relever. Et nous, que pouvons-nous faire ? Par la diversité de ses adhérents, de ses savoirs et de ses centres d'intérêt, l'association Forêt Méditerranéenne est riche d'une expérience et d'une expertise qui n'a d'égale que la diversité des espaces forestiers, de leurs essences, des paysages et des mille services qu'ils nous offrent. Et comme la diversité engendre la diversité, c'est en poursuivant une action résolument axée sur la valorisation de toutes ces diversités biologiques et humaines que nous apporterons notre modeste contribution à cette œuvre collective de restauration du tissu de la vie.

J.B.

Références

- Blondel, J. 2020. *Biodiversité. Un nouveau récit à écrire*. Quae, Versailles.
- Bonnier, J. 2020. *À la rencontre des forêts méditerranéennes*. Les impliqués Éditeur.
- Chevassus-au-Louis, B., Salles, J.M., Pujol, & J.L. 2009. *Approche économique de la biodiversité et des services liés aux écosystèmes – Contribution à la décision publique*. Paris, Centre d'analyse stratégique.
- Fortuny, X., Garrigue, J., Magdalou, J.-A., Chauchard, S. et Carcaillet, C. 2012. Usages et biodiversité dans les forêts méditerranéennes. L'exemple du massif des Albères (Pyrénées-Orientales). *Forêt Méditerranéenne* XXXIII, 165-172.
- Larrieu, L. & Gonin, P. 2009. L'indice de biodiversité potentielle ou IBP. Une méthode simple et rapide pour évaluer la biodiversité potentielle des peuplements forestiers. *Rev. Forest. Fr.* 6, 727-748.
- MEA (Millennium Ecosystem Assessment) 2005. *Ecosystems and Human well-being: Biodiversity synthesis*. World Resource Institute. Washington.
- Montagné, C., Peyron, J.-L., Niedzwiedz, A. & Colnard, O. 2005. pp. 299-317 in M. Merlo et L. Croitoru, eds. *Valuing Mediterranean Forests: Towards Total Economic Value*. CABI publishing.
- Piaggio, A., Segelbacher, G., Seddon, P. J., Alphey, L., Bennett, E. L., Carlson, R. H. *et al.* 2017. Is it time for synthetic biodiversity conservation? *Trends Ecol. Evol.* 32, 97-107.
- Sarrazin, F. & Lecomte, J. 2016. Evolution in the Anthropocene. *Science* 351, 922-923.
- Selosse, M.-A. 2017. *Jamais seul. Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*. Actes Sud. Arles.
- Tittensor, D.P., Walpole, M., Hill, S.L.L., Boyce, D.G., Britten, G.L., Burgess, N.D. *et al.* 2014. A mid-term analysis of progress towards international biodiversity targets. *Science* 246, 241-244.
- Wolff, F. 2017. *Trois utopies contemporaines*. Fayard, Paris.

Jacques BLONDEL
Directeur de recherche
émérite
CEFE-CNRS,
Montpellier
Mél : jac.blondel@
wanadoo.fr

Biodiversité, un nouveau récit à écrire

par Jacques BLONDEL

Alors que l'Anthropocène, étymologiquement « l'ère de l'homme », est générateur de prouesses techniques qui améliorent et embellissent la vie, il est aussi une période de dévastation sans précédent de la biodiversité.

Ce livre décrit ce qu'est la biodiversité, la manière dont elle est instrumentalisée par les humains et les mécanismes de son déclin. Mais il montre aussi comment la science et l'éthique peuvent la secourir. Au rebours d'une vision catastrophiste du monde, il plaide pour une pacification de nos rapports au vivant non humain et propose les chemins à emprunter pour y parvenir. Nous guidant vers des options d'écologie intégrative où « tout est lié », ce livre soulève la question de la légitimité d'un anthropocentrisme conquérant et plaide pour que le vivant non humain soit valorisé pour ce qu'il nous rapporte mais aussi pour ce qu'il est.

Editions Quae - www.quae.com



Résumé

Alors que l'expression « diversité biologique » est l'objet de recherches de type académique pour en connaître la dynamique, l'origine, les mécanismes de son renouvellement, voire de son déclin et ses fonctions dans l'écosystème, le mot biodiversité désigne cette même réalité biologique dans un contexte d'instrumentalisation par les humains. La notion de capital naturel, qui se décline en services écosystémiques, est un moyen de faire entrer la diversité du vivant dans la sphère économique à des fins d'approvisionnement, de régulation ou de bienfaits culturels ou ludiques des écosystèmes. Cette appropriation de la diversité biologique par les humains est légitime et peut constituer un levier pour la gérer au mieux des intérêts des sociétés humaines mais elle soulève des questions d'ordre économique et éthique. D'abord parce que l'érosion inquiétante de la biodiversité reste soutenue malgré plusieurs initiatives pour la stopper, ce qui constitue un obstacle au développement des sociétés humaines et à la mise en œuvre d'un développement réellement soutenable. Ensuite parce que le vivant non humain détient une valeur intrinsèque qui fait de lui bien plus qu'une entité contingente qu'on peut s'approprier et dont on évalue une valeur marchande. Le regard nouveau que la recherche scientifique porte sur les interactions entre humains et non-humains révèle des aptitudes cognitives qui justifient une attitude de respect s'élevant bien au-delà de nos intérêts matériels.

Summary

Further thoughts on biodiversity

While the expression « biological diversity » is the target of scientific research aiming at deciphering and explaining the mechanisms of the origin, dynamics, renewal, eventually the decline of living systems as well as their functions, the word biodiversity has been coined to express this same biological diversity in a context of utilization of living systems by humans. The issue of natural capital which encompasses a series of ecosystem services, is a key for introducing biological diversity in the economic realm with such services as provisioning, regulating, supporting and providing cultural benefits. No doubt that such an appropriation of biological diversity by humans is legitimate and may provide cues for properly managing living systems for the best of human societies. However, this concept raises several questions of both economic and ethical interest. First the continuing and worrying decline of biodiversity is still challenging in spite of several initiatives, both global and regional, for stopping it, which is a real obstacle to sustainable development of human societies. Second because non-human living beings hold an intrinsic value which makes them much more than a contingent entity for which a market value may be established. New insight provided by several fields of scientific research such as neurobiology and ethology discloses animal cognitive skillfulness which justifies respect and moral consideration.